

LES VERRES

Beaudoin Caron

La plupart des verres de la collection Diniacopoulos appartiennent à des types très répandus dans le monde romain. Ils étaient surtout utilisés dans les milieux modestes comme vases à parfums (*unguentaria*) ou comme vaisselle de table. La collection comprend un *amphoriskos* (Cat. 57), trois *unguentaria* (Cat. 58, 63 & 69), deux gobelets (Cat. 60 & 68), une *oenoché* (Cat. 65), un *guttus* (Cat. 67), un pot (Cat. 71), deux *unguentaria* à double tubes (Cat. 59 & 64), une situle (Cat. 61) et trois bouteilles ou flacons (Cat. 6, 66 & 70). Signalons que la bouteille Cat. 10 est sans doute d'époque byzantine médiévale; nous n'avons retrouvé aucun *comparandum* d'époque romaine qui s'en rapproche.

Le plus ancien du lot est l'*amphoriskos* Cat. 57. Il est fait selon la technique dite à noyau, mise au point au II^{ème} millénaire et qui a subsisté jusqu'au I^{er} siècle de notre ère. Elle consiste à façonner autour d'une tige un noyau peu dense fait d'argile, de paille et de sable et de l'enrober, probablement en déposant le verre en fusion sur le noyau et en l'aplanissant en le roulant sur le marbre, une surface de pierre dure et lisse. En répétant le procédé et en réchauffant le verre à plusieurs reprises pour le garder malléable ainsi que le noyau qui garde la masse de verre en un seul morceau, l'artisan forme ainsi le corps du vase, qui est en général de couleur noire ou bleu noir. On applique ensuite des filaments de verre de couleur plus claire - blanc, jaune, bleu - que l'on peigne ensuite en motif de chevrons. On intègre cet ornement au corps du vase en le roulant sur le marbre. Après avoir retiré la tige et le noyau qui se fragmente facilement, le verrier ajoute finalement le col et les anses.

L'*amphoriskos* de la collection Diniacopoulos appartient à un groupe de vases très répandu au III^{ème}-II^{ème} siècles av. notre ère. Ils ont été manifestement faits comme contenant à parfum ou à savon parfumé; un exemplaire comparable conservé au Musée de Newark contenait encore des résidus oléiques (Auth, 1976: 37). La plupart de ces objets ont été faits en Grèce et au Proche-Orient (Harden, 1981:129), mais comme on a aussi exporté le produit qu'elles contenaient; on en a retrouvé jusqu'au Soudan (Leclant, 1971: 254 pl. 43 fig. 51) et au Maroc (Caron, 1998:141).

Nous ne savons pas cependant quels étaient les liens exacts entre les producteurs de parfum et les verriers; en fait, nous n'avons aucune information sur la structure de l'industrie verrière à l'époque de la Grèce classique, pas plus d'ailleurs que pour l'époque romaine. Ces artisans étaient-ils indépendants les uns des autres, ou bien appartenaient-ils à la même opération économique dirigée par un seul entrepreneur? Seule une scolie d'Aristophane (*Ad Ploutos*, 427) nous informe peut-être sur ce point. Elle précise que: "Les vases de verre constituent la majorité des ventes du vendeur de lécythes" (λεκυθόπωλις λέγεται ἢ τὰ ὑέλινα ἀγγεῖα κυρίως πωλοῦσα, Trowbridge, 1930: 153

et note 17). Cela laisse supposer que les verriers de la Grèce classique auraient été artisans indépendants, puisqu'ils auraient été les fournisseurs de petits commerçants, les vendeurs de vases, en plus des parfumeurs. Mais comme cette scolie est postérieure à Aristophane, elle ne peut nous renseigner sur l'état de l'industrie à son époque.

Tous les autres vases de la collection Diniacopoulos sont faits selon la technique du verre soufflé à la volée. Pour ce faire, le verrier saisit au bout de sa pipe une petite masse de verre en fusion. Il le souffle en balançant sa pipe et transfère ensuite au pontil (une tige métallique) le verre maintenant gonflé. En faisant tourner le pontil sur son axe, ce qui empêche le verre trop chaud de s'affaisser, le verrier façonne l'embouchure au moyen d'une pince et ajoute ensuite les anses si nécessaire. L'objet fini est ensuite déposé dans un four de refroidissement, pour éviter que le verre, encore très chaud, ne se fracture en refroidissant trop vite.

La mise au point de cette technique de fabrication va permettre une production énorme et à bon marché, de sorte que la verrerie devient aussi commune dès l'époque d'Auguste et se retrouve même sur les tables des milieux les plus humbles (par exemple les Cat. 60, 62, 68, & 71). On en voit une excellente illustration sur une fresque de Sousse (*Hadrumetum*), en Tunisie (*BCTH*, 1892: pl. 29). On y reconnaît un tavernier dans son modeste établissement avec, sur une table devant lui et une étagère derrière, un grand nombre de gobelets et de bouteilles de verre.

Les trois *unguentaria* (Cat. 58, 63 & 69) étaient vraisemblablement aussi des contenants à parfum ou huile parfumée. On trouve parfois dans la littérature archéologique ces vases décrits comme étant des *lacrimatoria* ou des réceptacles de larmes que l'on plaçait ensuite dans les tombes. Un texte du Pseudo-Philon (*Antiquités bibliques*, 62, 10) semblerait confirmer cet usage: "Nous pleurerons ensemble et mettrons nos larmes dans un vase et le confierons à la terre" (*Et ploremus unusquisque ad proximum suum et lacrimas nostras condamus in uas unum et commendamus uas terre...*Zeron, 1973: 238). Mais dans ce dernier cas, il s'agit sans doute d'un emploi anecdotique.

Le seul vase dont l'utilisation soulève des questions est le *guttus* Cat. 67. Un grand nombre de vases munis de becs verseurs est attesté dans le monde romain du I^{er} au IV^{ème} siècles. L'usage de ces verres a donné lieu à une polémique qui ne s'est pas encore éteinte. Dès le début du XIX^{ème} siècle, on s'est demandé si on était en présence de "biberons" ou plus simplement de vases à becs verseurs. La découverte par l'abbé E. Cochet (Cochet, 1855: 196-197) au milieu du siècle de quelques exemplaires de terre-cuite et de verre dans des inhumations d'enfants fut considérée par plusieurs archéologues comme déterminante: il s'agissait irréfutablement de "biberons". Mais comme la majorité des verres à becs verseurs découverts depuis ne provient pas de tombes d'enfants, cet argument ne tient plus vraiment la route.

La théorie du biberon n'a pas été abandonnée pour autant. Si les exemplaires de céramique peuvent se prêter à cet usage, tous ont reconnu le caractère dangereux d'un biberon aussi fragile. On a cependant voulu identifier les exemplaires de verre à des vases pour nourrir les malades (par exemple Welker, 1974:95-98) en se basant sur un texte du médecin Soranus, du II^{ème} siècle de notre ère (*Gynaeciorum Vetus Transatio Latina*, 131): "Que leur donnerons-nous à boire? à l'un, de l'eau; à l'autre, du vin coupé d'eau dans de petits vases de verre de forme semblable à des mamelons et percés, que les gens du peuple appellent *ubuppa* ou tétins". (*Quid ei bibere dabimus? Aliquando aquam aliquando uinum aquatius per uasculum uitreum ad similitudinem papillae formatum et pertusum, quod rustici ubuppam appellant aut titinam*, Trowbridge, 1930: 170). La *titina* décrite ici serait simplement un vase quelconque avec un appendice en forme de mamelon. Mais n'importe quel *guttus* pourrait faire l'affaire dans ce cas particulier.

On a également supposé que ces objets avaient une "utilité funéraire rituelle" (Arveiller-Dulong, 1985: 116-118) et qu'on les plaçait dans les tombes d'enfants à la place de véritables biberons. Mais c'est oublier que même si la majorité des pièces qui existent aujourd'hui proviennent bien sûr de tombes, le seul milieu où elles ont pu rester intactes, la verrerie romaine que l'on trouve dans ces tombes est également la même qui était utilisée dans la vie quotidienne. On ne retrouve jamais, à notre connaissance, de vases de verre particulièrement fragiles imitant les versions en terre-cuite ou en verre plus épais. Aucun vase de verre d'époque romaine n'a selon nous de fonction *strictement* funéraire, y compris les grandes jarres pansues dont l'usage est souvent réduit, de façon trop restrictive selon nous, à celui d'urnes cinéraires.

On a d'ailleurs parfois souligné (par exemple Weinberg, 1962: 134; Barag, 1978: 10 note 6) l'utilisation comme matériel funéraire de production de troisième ordre, comme des *gutti* bouchés et donc inutilisables autrement ou des vases déjà brisés; on ne voit donc pas pourquoi on se serait donné la peine de fabriquer de "faux" biberons. En fait, le vase Cat. 67 est tout simplement un *guttus*, ou *guturnium*, un vase que Festus (*De verborum significatu quae supersunt*, 98) décrit comme "distillant son contenu goutte à goutte par un goulot resserré" (*Vas, ... ab eo quod propter oris angustias guttatim fluat*); c'est simplement le bec verseur qui a ici la même fonction. C'est la solution adoptée entre autres par Auth, qui identifie comme "vase à remplir (d'huile) les lampes" un exemplaire similaire du musée de Newark (Auth, 1976: 227 no 503, *lamp filler*).

Université de Montréal